Albert Schweitzer, l'humaniste

Discours de réception du prix Beatus Rhenanus de l'Académie d'Alsace
pour la biographie *Albert Schweitzer* (Paris, Fayard, 2025)
Sélestat, 25 octobre 2025

Monsieur le Président, cher Bernard Reumaux
Monsieur le Secrétaire perpétuel, cher Gabriel Braeuner,
Monsieur le Maire de Sélestat, cher Marcel Bauer,
Cher Monsieur Schuwer,
Monsieur le Vice-Président, cher Gérard Leser
Mesdames et Messieurs les académiciens,
Mesdames et Messieurs les Amis de la Bibliothèque humaniste,
Chers membres de ma famille, chers amis,
Mesdames, Messieurs,

Me retrouver aujourd'hui à Sélestat, où le buste d'Albert Schweitzer a été inauguré il y a quelques mois seulement, et où, grâce à l'action du maire de cette ville, Marcel Bauer, un autre humaniste du XXe siècle, Camille Claus, est régulièrement à l'honneur,

me retrouver ici, dans cette Bibliothèque humaniste qui m'est chère, devant mes proches et mes amis,

entendre la *laudatio* de la bouche de mon ami Gabriel Braeuner, qui a tant œuvré pour que la connaissance des humanistes et de l'histoire de notre région sorte des cercles érudits étroits,

et recevoir ce prix des mains de Marcel Bauer, déjà cité, à qui la Bibliothèque humaniste doit tant, et de celles de Bernard Reumaux, qui a édité mon premier ouvrage important sur Albert Schweitzer, et à qui, l'an passé, une belle cérémonie rendait hommage pour son parcours marqué par l'humanisme…

Mesdames, Messieurs, cette conjonction d'un lieu et de personnes qui comptent pour moi est telle que, grâce à Albert Schweitzer, je suis confus de gratitude. Cette gratitude a pour objet aussi les établissements Leclerc de Sélestat, grâce à la générosité desquels ce prix peut être décerné.

En raison de ce lieu, en raison du nom de ce prix, par lequel vous honorez Albert Schweitzer, j'ai été amené, tout naturellement, à me poser la question de l'humanisme du « grand docteur », et ce sont les quelques réflexions qui sont nées de cette interrogation que j'aimerais partager avec vous.

I. *Ad fontes* : le retour aux sources

Schweitzer est tout d'abord un humaniste parce qu'il partage avec ses illustres prédécesseurs des XVe et XVIe siècles le mot d'ordre *ad fontes*, retournons aux sources. Pour celui qui enseigna l'interprétation Nouveau Testament de 1902 à 1912 à l'Université impériale de Strasbourg, puis, dans les années 1920 et 1930, refusa plusieurs chaires dans cette discipline en Suisse et en Allemagne, ce retour aux sources signifie tout d'abord le retour au message de Jésus, replacé dans son contexte historique, c'est-à-dire dans les *idées religieuses du judaïsme de son temps*. À la différence de nombreux interprètes de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, Schweitzer rappelle en effet aux auditeurs de ses cours puis à ses lecteurs que Jésus est tout d'abord un juif de son temps, et non pas un maître de morale dont les conceptions seraient immédiatement accessibles à l'homme contemporain. Juif de son temps, il vit dans l'attente de la fin du monde imminente et de la venue du Royaume de Dieu ; il se distingue toutefois de ses coreligionnaires en ce qu'il ne place pas ses espoirs en un messie guerrier, qui chassera l'occupant, mais a conscience d'être lui-même le messie souffrant dont la Passion hâtera la venue du Royaume. Quoi que l'on pense de cette dernière affirmation de Schweitzer – la conscience, par Jésus, d'être le Messie souffrant et de hâter la venue du Royaume –, il faut retenir qu'il met en évidence les racines juives de Jésus (et de l'apôtre Paul). Ce faisant, il s'écarte des théologiens qui forçaient le contraste entre Jésus et le judaïsme et contribuaient ainsi à renforcer un antisémitisme qui s'abreuvait, il est vrai, principalement à d'autres sources bien plus troubles. On retrouve ce souci du retour aux sources dans les travaux de Schweitzer sur Emmanuel Kant ou sur Jean Sébastien Bach : il préfère retrouver la teneur originale de l'œuvre du philosophe et du « 5e évangéliste » plutôt que de se perdre dans la lecture de leurs trop nombreux interprètes.

En ce qui concerne message de Jésus, Schweitzer ne le rend pas seulement accessible à ses étudiants. Dans des prédications profondes et simples – mais jamais simplistes –, il le met à la portée des paroissiens de Saint-Nicolas, à Strasbourg, ou de Gunsbach, et il rédige également des articles de vulgarisation pour le journal *Kirchenbote*, le *Messager de l'Église*. Ces articles ont récemment fait l'objet d'une traduction nouvelle, intitulée *Propos sur le Nouveau Testament*, par le regretté Jean-Paul Sorg.

Si Schweitzer cherche à vulgariser, au sens le plus noble du terme, les résultats de ses recherches savantes, c'est parce qu'à l'instar des humanistes, il est mû profondément par le souci pour l'*éducation*. C'est là l'objet du 2e point de mon exposé.

II. L'intérêt pour l'éducation

Le premier projet humanitaire de Schweitzer, qu'il pense voir se réaliser en 1903, est un double projet éducatif. Nommé directeur du Stift, le foyer qui héberge alors exclusivement des étudiants en théologie, il ambitionne en premier lieu de devenir, par un contact avec les étudiants plus régulier et plus approfondi que dans le cadre de ses cours à l'Université, l'éducateur du futur pastorat alsacien : « éduquer de jeunes pasteurs par le contact quotidien avec eux, non pas des théologiens en chambre, mais des hommes d'action et des idéalistes », tel est le projet qu'il dévoile à Hélène Bresslau, sa future épouse. Ce projet se conjugue avec un autre dessein – sans rapport avec l'université –, qui constitue, lui, le véritable « service purement humain » dans lequel Schweitzer veut s'engager à l'âge de trente ans : « J'envisageai de recueillir des enfants abandonnés ou maltraités, de les éduquer (*erziehen*) et les engager ensuite à aider, à leur tour, de la même manière, des enfants dans la même situation. »

Hélas, cette quête de garçons à recueillir, qui se prolonge jusqu'au printemps de 1905, se heurte à la méfiance des institutions sociales. Quant au plan de former les futurs pasteurs, les indiscutables succès que Schweitzer rencontre auprès des étudiants lui attirent la jalousie de ses collègues vieux-allemands. Ils voient d'un mauvais œil les cours de soutien qu'il donne aux jeunes gens et le lui font savoir par Wilhelm Novack, le professeur qui chapeaute le directeur du Stift : « On me force à faire mon devoir, rien que mon devoir, écrit Schweitzer, désabusé, à Hélène […] La Faculté a peur que j'exerce une trop grande influence sur les étudiants. Et moi qui me voyais en rêve l'éducateur du pastorat d'Alsace ! J'abandonne ce bout de rêve après l'autre. […] Ah ! si j'avais trouvé à m'occuper d'enfants ! Mais ils m'auraient gâté ce plan aussi, les autres. »

C'est donc pour un autre projet, « celui qui se perd dans le lointain », que Schweitzer opte quelques semaines plus tard, mais on ne saurait qualifier le choix de l'Afrique de pis-aller : « Sagesse de la destinée », affirme-t-il à propos de cette décision (*ibid*., p. 187) qui a mûri dans son esprit tout au long de l'année universitaire 1904-1905. La préoccupation pédagogique n'est d'ailleurs pas absente du plan de partir au « Congo français » en tant que médecin missionnaire : si expier les méfaits

du colonialisme et venir en aide à ceux qui souffrent constituent pour lui les raisons principales de soutenir les missions, il attribue également à ces dernières un rôle éducatif. Par son souci d'éduquer les Africains, Schweitzer partage certains préjugés de son temps, mais l'éducation qu'il prône concerne avant tout les valeurs éthiques, et il sait parfaitement que sous ce rapport, les Occidentaux ont autant à apprendre qu'à enseigner. Fort de l'expérience de son premier séjour à Lambaréné, il écrira en 1921 dans *À l'orée de la forêt vierge* d'une part que le « secours qu'il faut prodiguer aux hommes de couleur » est « un impérieur devoir » – et non pas une « bonne œuvre » – et d'autre part qu'il il faut créer, tout d'abord grâce aux métiers de l'agriculture qui permettent l'autosuffisance, « les conditions économiques nécessaires pour le développement d'une civilisation supérieure ». Schweitzer conclut son essai *À l'orée de la forêt vierge* en exprimant l'espoir qu'il rencontrera « assez d'êtres humains qui, sauvés eux-mêmes de quelque misère physique, voudront exprimer leur reconnaissance en donnant pour ceux qui souffrent des mêmes misères » ; plus largement, même au lendemain de la guerre de 1914-1918, il continue d'exprimer sa « foi en l'humanité ».

III. L'être humain, au centre des discours et de l'action de Schweitzer

L'humanisme de Schweitzer s'exprime tout d'abord dans ses prédications ; avant d'être médecin, il a été pasteur, prêchant surtout, on l'a vu, à Strasbourg et à Gunsbach. Dès ses sermons antérieurs à la Première Guerre mondiale, il met l'accent sur l'humanité exemplaire de Jésus – au sens de *Menschheit*, condition humaine, mais aussi de *Menschlichkeit*, attitude pleine d'humanité : « Son cœur battait comme notre cœur, il comprenait nos souffrances, il comprenait aussi nos sentiments humains. » En conséquence, ceux qui se réclament de Jésus sont appelés à répandre la « véritable humanité (*Menschlichkeit*) », et la piété consiste à « faire de l'homme un véritable être humain ».

Sur le plan de la religion, Schweitzer regrette qu'à son époque, l'homme ne soit plus, pour ses frères et sœurs en humanité, un être humain, mais un catholique, un protestant ou un juif. Mais surtout, alors qu'il assiste impuissant, dans les années 1907-1913, à la montée des nationalismes annonciateurs de la catastrophe, il déplore que les hommes de son temps soient, les uns pour les autres, « des Allemands, des Français, des Anglais, des Russes ou des Polonais, mais plus des êtres humains ».

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, qui a encore exacerbé les antagonismes nationaux, Schweitzer ne modifie en rien son discours. Le 24

novembre 1918, à l'occasion d'un sermon prononcé à Strasbourg lors du culte pour le Souvenir des défunts, à la différence des autres prédicateurs il ne parle à aucun moment des Allemands ou des Français ; tout au long de sa prédication, il emploie le terme « *Menschen* (êtres humains) » : il confesse que l'humanité tout entière a échoué à respecter le commandement « tu ne tueras point », puis il plaide en conséquence pour le « respect de toute vie », seule condition pour l'avènement d'une humanité nouvelle. À lui, seul, ce sermon admirable et courageux aurait suffi à la gloire de Schweitzer ; or il lui valut, plus prosaïquement, d'être surveillé par la police.

Il y a du « Érasme » dans ce Schweitzer qui, avant comme pendant et après la Première Guerre mondiale, refuse de prendre parti pour une nation contre l'autre, et, en lisant les écrits des autorités françaises qui fustigeaient cette attitude comme celle d'un « neutraliste », je n'ai pu m'empêcher de penser au portrait que son ami Stefan Zweig nous a laissé quelques années plus tard d'Érasme. Quant aux nazis, ils ne se font pas d'illusion sur le fait que les conceptions de Schweitzer sont totalement incompatibles avec les leurs : « Il existe, déplorent-ils, pour lui une notion de l'humanité qui est vague et générale [= elle n'est pas, en effet, réduite à l'homme aryen !], et qui l'a poussé, entre autres, à œuvrer à la mission chez les nègres [*sic* !]. » De son côté, après s'être employé, parfois en vain, à faire en sorte que ses amis juifs quittent l'Allemagne à temps et à leur trouver un refuge, en Suisse ou aux États-Unis, Schweitzer fait de son hôpital, durant la Seconde Guerre mondiale, un havre de paix pour plusieurs médecins juifs originaires d'Europe centrale.

Noirs et blancs, êtres humains dignes de respect

Adversaire précoce et déterminé du nationalisme qui mène à la ruine de l'Occident, Schweitzer s'oppose également avec véhémence aux discours qui divisent l'humanité en races supérieures et inférieures : « Et dehors, dans le vaste monde, il existe un fossé plus profond encore entre les êtres humains : entre les colonisateurs (*Erorberer*) et les indigènes. » Dans le même sermon de 1907, il s'indigne de ce que, en lien avec le génocide perpétré par les troupes du *Reich* contre les Nama et les Herero (1914-1918) – mon collègue Éric Capko, adjoint à la culture de Sélestat ici présent, a consacré une conférence à ce drame il y a quelques semaines –, on ait employé le verbe « *eingehen* » pour exprimer que les noirs déportés étaient morts de faim : ce terme désigne en effet le dépérissement d'une espèce animale ou végétale, mais pas des êtres humains !

Plus parlant que de longs et nombreux exemples est cet extrait d'*À l'orée de la forêt vierge*, qui témoigne de la compassion et de la fraternité de Schweitzer envers les Noirs :

> Je me trouvais par hasard à N'Gômô le jour où un convoi de porteurs fut embarqué sur le vapeur fluvial pour être transporté au Cameroun par voie de mer. À ce moment les indigènes commencèrent à réaliser ce qu'était la guerre. Les femmes se lamentaient au départ du vapeur, dont la fumée disparut bientôt au loin. Les gens s'étaient dispersés. Assise sur une pierre au bord de l'eau, une vieille femme, dont le fils unique avait été emmené, pleurait doucement. Je la pris par la main et cherchai à la consoler. Mais elle continuait à pleurer, comme si elle ne m'entendait pas. Tout d'un coup je m'aperçus que je pleurais avec elle ; silencieusement, sous les rayons du soleil couchant, je pleurais. (P. 209.)

Rapidement, l'hôpital de Lambaréné acquiert, auprès des populations locales, la réputation d'un lieu où les malades et leurs accompagnants sont respectés. Les articles de quelques journalistes, qui, dans les années 1960, brossent un portrait au vitriol de Schweitzer et de son établissement de soins – sans jamais avoir pris la peine d'interroger les patients africains, ce qui est significatif – ne modifient en rien cette réputation : on continue d'affluer à Lambaréné, lieu rassurant, car là-bas, dit-on, « tout se passera bien ». Schweitzer a la réputation d'un blanc qui salue les Noirs – preuve qu'hélas la chose n'allait pas de soi –, et, si les habitants du bassin de l'Ogooué le qualifient de « blanc bizarre », c'est parce que les femmes noires, qu'il traite avec respect, ne sont pas pour lui un objet de convoitise.

Lorsqu'en 1962, le « grand docteur blanc » songe enfin à passer la main, son choix d'un successeur se porte sur le jeune Suisse Walter Munz. Munz n'est pas le plus expérimenté des médecins de Lambaréné, mais celui qui entretient avec les patients gabonais les relations les meilleures, qui a appris leurs principales langues et qui est le plus humain : « Il y a quelque chose en toi de profondément humain, lui écrit Schweitzer au début de 1964, alors que Munz hésite à revenir en Afrique. Tu possèdes en toi l'esprit de Lambaréné. Je comptais sur toi pour garder ici cet esprit d'humanité. » Munz revient finalement en février 1965 prendre les rênes de l'hôpital, sous la houlette de Schweitzer.

IV. Une éthique élargie à l'ensemble du vivant

Là où Schweitzer va sans doute plus loin que les humanistes, c'est lorsqu'il élargit son éthique à l'ensemble du vivant, animal et même végétal. Ce n'est qu'en 1918 qu'il met des mots sur son éthique, faite de compassion et de responsabilité : respect de la vie (*Ehrfurcht vor dem Leben*).

Dans ce domaine, sa référence n'est plus Érasme, mais François d'Assise ainsi que… Martin Luther, l'auteur d'une surprenante épître des oiseaux : dans cette lettre adressée à l'automne 1534 à son serviteur Wolfgang Sieberger, Luther se fait le porte-parole des « grives, merles, pinsons, linottes, chardonnerets et autres oiseaux pieux et honorables » qui doivent passer par Wittenberg ; il prie Wolfgang de renoncer à les piéger par des filets, et de leur laisser ainsi la liberté et la vie. « C'est Martin Luther, commente Schweitzer dans un de ses fameux sermons éthiques de 1919, qui, le premier […] », se préoccupe des créatures.

V. Le combat pour la paix

Au sujet de Luther, Schweitzer relève encore en chaire qu'il a « tout fait pour éviter la guerre » et qu'il est « mort alors qu'il effectuait un voyage pour apaiser une querelle au sein d'une maison princière allemande ». Toutefois, pour ce qui touche à la paix – c'est là le dernier point de mon exposé –, c'est à Érasme de Rotterdam que Schweitzer se réfère avec prédilection.

Le 4 novembre 1954, dans son discours de réception du prix Nobel de la Paix, consacré au « problème de la paix », Schweitzer rend un hommage appuyé au prince des humanistes :

> Le premier qui ait eu le courage de mettre en avant des arguments purement éthiques pour combattre la guerre et d'exiger une raison supérieure déterminée par un vouloir éthique fut le grand humaniste Érasme de Rotterdam dans sa *Querela Pacis* (*La complainte de la Paix*), parue en 1517.

Et, un peu plus loin :

> Ma conviction profonde est que la solution consiste à ce que nous arrivions à rejeter la guerre pour une raison éthique, parce qu'elle nous rend coupables du crime d'inhumanité. Érasme de Rotterdam déjà, et quelques autres avant lui, l'ont annoncée comme la vérité à laquelle il faut se rallier.

Et, le 20 février 1955, dans la dernière lettre que Schweitzer adresse à son ami Albert Einstei avant le décès de ce dernier, c'est une fois de plus Érasme qu'il met en exergue :

> [Au contraire de Kant, qui a négligé l'aspect éthique de la paix,] Érasme a su placer l'éthique au premier plan. Plus on lit Érasme et plus on est amené à l'estimer […]. Il fut tout de même un des principaux précurseurs pour une civilisation se fondant sur l'idéal d'humanité.

Cette lettre à Einstein, comme les milliers d'autres que Schweitzer a rédigées pour s'informer au sujet de l'atome et combattre les armes nucléaires, nous fait toucher du doigt un ultime point de contact entre les humanistes et lui : le rôle central que joue la lettre – et son immense réseau épistolaire – dans son action humanitaire.

De nos jours, les sociétés savantes, telles que l'Académie d'Alsace, usent certes d'autres moyens pour favoriser les échanges entre leurs membres. Toutefois, les buts qu'elles poursuivent sont les mêmes que ceux d'Érasme, de Beatus Rhenanus et de Schweitzer : non seulement cultiver les belles lettres, mais encore faire en sorte que ces *bonae literariae* nourrissent une réflexion et une action éthiques.

*

* *

S'il est permis, en conclusion, de comparer les petites choses aux grandes, j'aimerais dire, à propos de l'ouvrage que l'Académie d'Alsace couronne aujourd'hui – et que j'ai pu rédiger grâce à la confiance d'un éditeur, Fayard, qui m'a laissé les coudées franches –, que le mot d'ordre de Schweitzer et des humanistes, *ad fontes*, a aussi été le mien : revenir aux sources, innombrables et souvent inédites – cours, sermons, correspondance, carnets, journaux, etc –, pour mieux percevoir la richesse et la complexité de l'histoire (et d'un individu) et éviter ainsi tant l'hagiographie que les jugements anachroniques.

Par ailleurs, en vivant en compagnie de Schweitzer durant des années, j'ai été frappé de l'actualité de son message en faveur d'une humanité *une* et *réconciliée* : à son époque, réconciliation entre les Français et les Allemands, mais aussi entre les Noirs et les Blancs ; dans les années 1950 et 1960, entre le bloc de l'Ouest et celui de l'Est. Or aujourd'hui, y compris dans les pays qui ne sont pas meurtris par la guerre, il nous faut de plus réconcilier les hommes et les femmes, que certaines idéologies s'attachent à opposer ; quant à l'opposition entre les Blancs et les Noirs, entre les anciens colonisés et leurs descendants d'une part et les enfants des anciens pays colonisateurs de l'autre, Schweitzer nous inviterait à privilégier la fraternité et la solidarité à la victimisation et au ressentiment. Alors que, face au fanatisme, au profit, mais aussi, plus bêtement, à l'indifférence et à l'insouciance, ou encore au goût pour la vitesse, la vie des êtres humains et des animaux compte

souvent pour très peu de chose, l'éducation au « respect de la vie » devrait constituer une priorité, à l'école et au sein des familles.

Pour ce qui est des aspects du message de Schweitzer que je viens de rappeler comme pour ce qui concerne son élargissement de l'éthique à l'ensemble du vivant, on ne peut que se réjouir de ce que, de nos jours, d'autres personnalités, éminentes et courageuses, aient repris et mis en pratique ce message, avec leurs accents et leurs talents propres :

> « Il faut unir nos forces et ne pas détourner le regard quand des milliers d'animaux sont torturés. Chacun de nous peut faire un choix. » « Je suis infiniment convaincue qu'il est essentiel de commencer par apprendre aux enfants à être respectueux de toute vie. » (Jane Goodall.)

> « On cesse d'être un homme quand on ne souffre pas de la souffrance de l'autre. » « Toute personne, avant d'appartenir à un sexe, une nationalité ou une religion, appartient d'abord à l'humanité. » (Denis Mukwege.)

Je vous remercie.